

Poésie portes ouvertes : une planète au féminin

Pas d'ici, pas d'ailleurs. Anthologie poétique francophone de voix féminines contemporaines, Présentation et choix par Sabine Huynh, Andrée Lacelle, Angèle Paoli et Aurélie Tourniaire, Voix d'encre, 335 p.

Pierre Nepveu

Numéro 244, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69399ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Nepveu, P. (2013). Compte rendu de [Poésie portes ouvertes : une planète au féminin / *Pas d'ici, pas d'ailleurs. Anthologie poétique francophone de voix féminines contemporaines*, Présentation et choix par Sabine Huynh, Andrée Lacelle, Angèle Paoli et Aurélie Tourniaire, Voix d'encre, 335 p.] *Spirale*, (244), 81–82.

Poésie portes ouvertes : une planète au féminin

PAR PIERRE NEPVEU

PAS D'ICI, PAS D'AILLEURS.

ANTHOLOGIE POÉTIQUE FRANCOPHONE DE VOIX FÉMININES CONTEMPORAINES

Présentation et choix par Sabine Huynh, Andrée Lacelle, Angèle Paoli

et Aurélie Tourniaire

Voix d'encre, 335 p.

Sans être tout à fait révolue, la grande époque des anthologies nationales de poésie atteint peut-être son crépuscule. Dans la plupart des cas, le travail de compilation a été largement accompli, contribuant à la constitution et à la légitimation des littératures nationales, grandes ou petites, hégémoniques ou négligées. Cette tâche patrimoniale a donné ses fruits et elle demeure le complément indispensable des histoires littéraires classiques, particulièrement en tant qu'instrument pédagogique. Il faut toutefois ajouter que les anthologies fondées sur le principe de l'appartenance à une nation ou à une culture continuent de jouer un rôle de rectification historique à l'égard de minorités négligées ou de peuples peu connus voire ignorés. Une anthologie de la poésie québécoise a ainsi vu le jour en Russie en 2011 et on a vu au Québec, ces vingt dernières années, des anthologistes comme Pierre DesRuisseaux et, plus récemment, Maurizio Gatti faire valoir le corpus littéraire et poétique des cultures amérindiennes. Certaines anthologies de ce type ont clairement pour fonction de chercher à sauver de l'oubli des cultures ou des langues menacées de disparition : ainsi en est-il par exemple des anthologies de la poésie yiddish.

Bien sûr, une poésie nationale n'est pas un ensemble clos et achevé, elle continue d'évoluer et on ne voit pas pourquoi il serait devenu sans intérêt de connaître un tant soit peu ce qu'ont écrit, au cours des décennies récentes, les poètes de telle ou telle nationalité, qu'ils soient français, allemands, chinois, israéliens, américains ou québécois. Cependant, compte tenu du grand brassage identitaire contemporain, on ne se surprendra pas que d'autres types

d'anthologies, transnationales ou transculturelles, soient aujourd'hui en vogue. Ainsi, bien qu'elle s'identifie plutôt comme une « chronique » collective, la sélection de poèmes et de textes proposée récemment par Laure Morali et Rodney Saint-Éloi dans *Les bruits du monde* (Mémoire d'encrer, 2012) est emblématique d'un travail « anthologique » qui fait cohabiter les cultures (québécoise, innue, inuite, haïtienne, catalane, algérienne) et fait entendre un français polyphonique, en fréquent contrepoint avec les autres langues correspondantes. La volumineuse anthologie *Pas d'ici, pas d'ailleurs* à laquelle je veux m'attarder, entièrement constituée de poèmes inédits, ne repose guère sur un tel métissage linguistique puisqu'elle revendique explicitement son caractère « francophone ». Le fait que l'ouvrage convoque 156 auteures de langue française « qui sont nées dans 28 pays » et « qui résident dans 14 pays », tel qu'affiché sur la quatrième de couverture, paraîtrait quand même annoncer une diversité linguistique misant sur la pluralité des français parlés dans le monde. En réalité, la très grande majorité des poètes retenues, soit 134, vivent dans deux pays seulement : la France (une centaine) et le Canada incluant le Québec, à quoi il faut ajouter la Belgique, ce qui ne va pas sans créer une certaine homogénéité linguistique, même si les sta-



tistiques (je n'ai pas eu à les compiler car elles se trouvent là encore en quatrième de couverture) sont davantage variées quand on parle plutôt des pays d'origine, qui vont du Maghreb au Japon en passant par Israël, le Burkina Fasso, le Mexique, la Nouvelle-Calédonie, etc.

L'ICI ET LE LOINTAIN

Malgré la référence de Sabine Huynh, principale maîtresse d'œuvre de cette anthologie, aux « vastes territoires de la francophonie », ce serait donc emprunter une fausse piste que de chercher ici un tableau planétaire, équilibré et compréhensif, de la poésie de

langue française au féminin, l'Afrique et la Caraïbe, ou même la Suisse romande, y occupant une place négligeable. La fascinante diversité de ce volume doit davantage aux aléas des réseaux et des amitiés, ainsi qu'à la profusion des formes et des langages pratiqués par les poètes actuelles. Le profil souvent cosmopolite des quatre auteures responsables de la sélection a joué un rôle. Sabine Huynh, dont le propre parcours biographique est à cet égard exemplaire, a étudié en Israël et ce passage explique sans doute que ce pays soit le plus représenté parmi les pays non francophones. Venue ensuite étudier à Ottawa, elle a pu y rencontrer Andrée Lacelle, qui est probablement la poète franco-ontarienne la plus connue au Québec et l'une des mieux informées de la poésie québécoise comme des autres poésies qui s'écrivent en français au Canada. Angèle Paoli, très active sur la scène poétique en Corse, et Aurélie Tourniaire, née à Nice mais professeure en Turquie, complètent une équipe suggérant que les thèmes du nomadisme et de l'indétermination identitaire, les vrais pôles de l'ouvrage, sont bien davantage ici que des propositions théoriques ou des concepts à la mode.

S'il n'est pas question de considérer *Pas d'ici, pas d'ailleurs* comme un véritable bilan de la poésie francophone internationale, peut-on y lire un état de la poésie au féminin en cet encore jeune XXI^e siècle? Un avocat du diable (il n'en manque jamais lorsqu'il s'agit du féminin) demanderait si cette catégorie identitaire, extrêmement large, est davantage significative que celle du national. À quoi il convient de répondre, je pense, que s'il peut être intéressant de savoir ce qu'écrivent les poètes de tel ou tel pays aujourd'hui, cela n'est pas moins vrai pour la poésie des femmes, surtout sur la toile de fond de la grande période militante du féminisme en poésie et en littérature. On pourrait souligner en outre que le Québec n'est pas nécessairement représentatif de la place accordée aux femmes dans la poésie de nombreux pays, à commencer par la France. Pourtant, au final, plutôt que la fixation sur de tels débats institutionnels, la seule vraie question concernant une anthologie, quelle que soit sa définition (nation, sexe, époque, thème, etc.) concerne la valeur des textes qui s'y trouvent. Or, sur ce plan, et malgré des faiblesses aussi occasionnelles qu'inévitables, *Pas d'ici, pas d'ailleurs* intéresse, fascine, provoque, envoûte.

Une dominante de ce parcours est l'absence assez généralisée d'une *revendication* identitaire, encore moins victimaire, le refus de stabilité et de localisation promis par le titre. Le plus beau se dit non pas dans une opposition convenue entre l'ici et l'ailleurs, mais dans le paradoxe captant ce qu'il y a d'étranger et de lointain dans l'ici, comme dans l'admirable poème de Madeleine Gagnon qui redessine sa Matapédia natale : « *le mot frontière m'était alors inconnu/ la rivière et le ciel sans bornes furent mon école de vie/ ses tableaux accrochés au vent/ son ardoise aux fenêtres infinies* ». Même mariage du local et de l'illimité chez la poète de Grenoble Sylvie Fabre G., au souvenir de la bibliothèque maternelle : « *Dans la bibliothèque de ma mère/ les livres étaient comme des draps/ linge frais ou linceul /ils moulaient formes et rêves, vivants et morts [...] dans la bibliothèque de ma mère/ les livres étaient comme des mains/ que je promenaient sur le monde* ».

UNE PRATIQUE DE LA LIBERTÉ

L'enfance, fréquemment évoquée dans ce parcours, n'offre sans doute pas constamment une telle ouverture, une telle générosité : pour Maria Mailat, il s'est plutôt agi de fuir « *l'antré maternel* » en même temps que « *l'homme qui me regarde dans les yeux* ». Rompre, fuir, échapper à toute mainmise, à toute situation, c'est là un leitmotiv qui pourrait renvoyer à un nomadisme assez banal s'il n'était travaillé chez plusieurs par le sentiment d'un « dehors » tout proche, voire intérieur. Ainsi en est-il chez une grande voyageuse comme la Belge Anne Penders, hantée par l'Inde, la Chine et tous les ailleurs, mais découvrant dans son simple quotidien que l'au-delà est peut-être plutôt un en-deçà : « *L'espace comme plaqué sur l'œil. Comme aplati, ramené sur moi-même. /L'envers : vivre à l'intérieur, de l'intérieur* ». Ou encore chez Valérie Rouzeau : « *Cette nuit je sors dans ma tête seule/ croiser mes fantômes inconnus* », ressuscitant en quelques lignes aussi bien telle arrière-tante que l'aviateur Blériot et débouchant sur la mémoire de Rimbaud et de la Commune de 1871 : « *Et si je me rapproche un feu/ est-ce que je brûle pétroleuse/ je donne la main à Jeanne-Marie* ».

Chaque poète ne disposant que d'une page ou deux, sauf exception, l'exercice est périlleux : certaines voix s'imposent, d'autres moins. Mais l'intérêt ne faiblit jamais longtemps ; contrastes, surprises, ruptures de ton

raniment la lecture à chaque détour. Au thème incontournable et toujours actuel de la violence faite aux femmes, développé avec force par une Monique Akkari (« *infibulée/ de l'ouïe au nombril/ entoillée sous la bâche étanche des linceuls* »), Linda Maria Baros oppose sa propre puissance de domination : « *Les hommes que je rencontre/ me lèchent la main et les chevilles/ me suivent de près/ Je leur marche dessus comme sur des charbons ardents/ comme sur des vagues, sur des toits* ». Toutefois, on ne peut pas dire que dans cette grande chorale au féminin, très polyphonique, l'affrontement entre les sexes soit un thème dominant.

Ce qui frappe, c'est la liberté des formes, des tons, des angles d'approche : le « je » l'emporte largement sur le « nous », il se pose en sujet hors cadre, résiste à la « camisole de force » du présent, referme la porte de la maison pour errer, habiter les marges, inventer des fables, retrouver un passé, une ville, un pays perdu. Cela, au prix d'une solitude tantôt assumée, tantôt subie : « *ni joie ni désespoir seulement être seule/ avec tombée de rideau sur le réel* », souhaite Luce Guilbaud, à quoi Hélène Dorion oppose la plus dure épreuve : « *effrayée par ma solitude/ comme l'oiseau par le reflet de son vol/ je cogne ma tête contre la vitre : le monde/ chaque fois défait par un jour égal aux autres* ». Mais l'enfermement ne dure jamais longtemps et d'autres voies se proposent : on tombe sur une cascade de propositions loufoques lancée par Liliane Giraudon, on accompagne Alexandre le Grand chez la Reine des Amazones, on passe d'un feu d'herbes sèches à une forêt cathédrale, de l'intimisme subtil au lyrisme le plus débridé, mais toujours on s'écrit « *à perte de paroles* », sans frontière entre le dedans et le dehors.

L'expertise d'Andrée Lacelle se manifeste par la présence de nombreuses poètes québécoises, de Cécile Cloutier à Marie-Josée Charest, en passant par Denise Desautels, Louise Dupré, Martine Audet et plusieurs autres – mais aussi par la place accordée à des poètes franco-ontariennes comme Margaret Michèle Cook, Claire Rochon et Lelia Young, à l'Acadienne Dyane Léger, ou à des poètes des Prairies, telles Lise Gaboury-Diallo et Pierrette Réquier. À travers cette abondance, il serait bien illusoire et à vrai dire impossible de formuler une synthèse, de cerner l'unité d'un propos. Un tel volume ne se résume pas, il essaime, se dissémine, se répand : ce nomadisme en acte n'est-il pas le propre de toute vraie poésie? ─